

Chapitre 3

Ils se sont insérés dans l'étroite file d'attente, déjà bien formée, qui retarde l'accès au hall d'accueil de la salle de spectacles. Ils se tiennent serrés l'un contre l'autre, autant par aspiration personnelle que par obligation de se protéger contre d'éventuelles bousculades au moment de pénétrer dans le théâtre. Ils s'amusent de cette circonstance qui leur impose de s'enlacer au milieu d'inconnus, pour éviter de se laisser séparer par quelque personne plus pressée que les autres, prête à jouer des coudes pour gagner quelques places. Ainsi, ils constituent un obstacle naturel difficile à franchir au milieu des barrières qui guident leur lente progression.

« Finalement me sentir légèrement ballottée au sein de ces gens, bien accrochée à toi, me procure un agréable moment de relaxation après la déconvenue de ton prochain départ, mon amour. Encore heureux que le spectacle a été programmé cette semaine... Quand je pense que dès lundi prochain, peut-être, tu m'abandonnes, Erwan... Je ne pense pas que toute seule, je serai

venue, même en ayant les billets... Mais avec toi, c'est différent. Que je voudrais que tu puisses rester et revenir voir d'autres spectacles. J'ai toujours aimé le théâtre, il est à l'image de la vie, comique, dramatique et parfois tragique... Il amène à se poser tant de questions, sur nous-même...

— Espérons alors, que l'interprétation qu'ils vont nous en donner, s'avère suffisamment inspirée pour y puiser des réponses et décupler notre plaisir à la goûter ensemble.

— Continue ainsi et bientôt tu ne me parleras qu'en alexandrins ! Plus prosaïquement, si nous avons conservé notre tenue de ce matin, je pense qu'on ne nous aurait pas poussés comme à cet instant où nous allons pouvoir enfin entrer.

— Viens, on va forcer le passage aussi, ne me lâche pas. Autant s'amuser un peu aussi ! Pardon, excusez-moi, monsieur, on est poussé par-derrière, c'est vraiment désagréable...

— Arrête, Erwan, là tu pousses un peu ! »

Ils entrent le visage réjoui, satisfaits de s'extirper de la file d'attente avant ceux encore contraints de patienter, en direction desquels Erwan jette un coup d'œil rapide, comme pour s'assurer que tout va bien, malgré quelques récriminations bien sonores. Après le contrôle de leurs billets, ils laissent leur manteau au vestiaire avant de s'introduire dans la salle et consulter un placier qui leur désigne leur siège. Il leur reste une petite demi-heure

d'attente avant le lever de rideau et Anne en profite pour bien se caler contre Erwan qui passe son bras par-dessus son épaule.

« Tu es certain de pouvoir rentrer tous les week-ends ?

— Je te l'ai promis, je ferai en sorte d'y parvenir.

— Parce que ce serait vraiment dommage de devoir chercher un autre oreiller, je suis si bien avec toi...

— Tu me compares à un vulgaire oreiller ? Mon amour-propre en prend un coup...

— Tu ne me sers pourtant qu'à ça en ce moment, non ?

— Au milieu de tous ces gens, c'est déjà pas mal. Tu ne trouves pas ?

— Oui, mais moi, j'aime les oreillers un peu plus douillets... Alors, je te conseille de te méfier...

— Tu as de la chance que la pièce va commencer, sinon c'est moi qui t'aurais fait une scène...

— Tu serais vraiment passé à l'acte, mon chéri ?

— Si on continue sur cette lancée, on ne va rien suivre. Retrouvons un peu de sérieux ou nos voisins vont se plaindre d'un tapage nocturne... »

Les trois coups frappés, Hippolyte et Théràmène entrent en scène.

« Le dessein en est pris : je pars, cher Théràmène... »

— Et toi tu pars à Lyon...

— Chut, maintenant, on ne la ramène plus, d'accord ?

— *Et quitte le séjour de l'aimable Trézène.*

— Et tu quittes l'aimable Pontanézen⁵... Cette fois, j'arrête, mais c'était si tentant et tellement adapté... »

Anne, toujours blottie, laisse divaguer ses pensées, imagine Erwan sous les traits d'Hippolyte...

« Il ferait un si bel héros, autrement plus séduisant que le comédien que j'ai sous les yeux...

— *Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.*

Hippolyte en partant fuit une autre ennemie :

Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,

Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

— Serai-je un jour cette jeune Aricie ? Erwan ne part pas pour me fuir, mais assumer ses obligations... Il ne me quitte pas, il doit reprendre son travail, à Lyon... Mais quel dommage... Un sang fatal... Conjuré contre nous. Oh non, certainement pas... »

Et elle se penche vers Erwan pour l'embrasser, puis se placer à l'unisson de cette audience particulièrement attentive à la diction des comédiens, caractérisée par la prononciation accentuée de certaines voyelles ou la réalisation de certaines liaisons, inaccoutumées pour nombre d'oreilles non averties. Transcendée par la magie du jeu d'acteurs, la beauté du texte emporte tout sur son passage. Scène après scène, les actes défilent avec un plaisir

5 Quartier de Brest.

que partagent Anne et Erwan. Et vient la scène dernière, où culmine la tragédie, avec l'ultime tirade que Phèdre doit prononcer et qu'elle réclame d'une voix qui progressivement s'amenuise, pour s'achever en un murmure à peine audible, sur un rythme étiré qui accentue son caractère dramatique et tient en haleine des spectateurs déjà conquis par la splendeur d'une représentation sur le point de se terminer sous les vivats.

*« J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel, et l'époux que ma présence outrage ;
Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour, qu'ils souillaient, toute sa pureté.*

— *Elle expire, Seigneur !* prononce Panope en désignant Phèdre, tout en se tournant vers Thésée qui reprend :

— *D'une action si noire
Que ne peut avec elle expirer la mémoire !
Allons, de mon erreur, hélas ! trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils !
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,*

*Expier la fureur d'un vœu que je déteste :
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités ;
Et, pour mieux apaiser ses mânes irrités,
Que, malgré les complots d'une injuste famille,
Son amante...*

— Mais, arrêtez ! Regardez-la, l'interrompt en hurlant Panope. Ces vomissements, ces convulsions... Elle est en train de mourir, elle ne bouge plus... Ses yeux, mon Dieu, ses yeux sont révoltés. Au secours ! Elle est morte, faites quelque chose ! »

Thésée rejoint Panope qui s'est précipitée sur le corps inanimé qu'elle tente de ranimer, après avoir de sa robe essuyé les vomissures sur le visage de Phèdre. Déjà un brouhaha s'élève des premiers rangs qui aperçoivent bien distinctement le visage de Phèdre et son corps inerte plaqué contre le sol, où elle gît, allongée et parfaitement immobile.

Erwan qui se trouve au-delà du dixième rang bondit de son siège en entraînant Anne qu'il tient par la main. Il crie qu'il est de la police et qu'on doit le laisser passer, à l'adresse de cette foule qui commence à quitter sa place et à s'agglutiner dans les travées.

« Police ! Police ! Poussez-vous... Restez assis, regagnez votre place et attendez les consignes. Retournez à votre place. La sécurité, la sécurité où est-elle ?

— Là Erwan...